

N° 1 09.2016

MEMORIES AT STAKE

MÉMOIRES EN JEU

Enjeux de société
Issues of society

ENTRETIENS

C. Brice

Que peut l'histoire publique ?

A. Rasmussen/N. Beaupré

Le centenaire de 14-18

T. Kizny

Exposer la Grande Terreur

PORTFOLIO

Buenos Aires

El Parque
de la Memoria



**SOLJENITSYNE/CHALAMOV :
DEUX VISIONS
DU GOULAG**

**SOLZHENITSYN/
SHALAMOV: TWO
VISIONS OF THE GULAG**

ÉDITIONS
KIMÉ

MEMORIES AT STAKE

MÉMOIRES EN JEU

Numéro 1 – Septembre 2016 – SOMMAIRE

4 Éditorial

ACTUALITÉS

- 6 Marie Brunhes **Paul, Wlodka & David**
8 Michèle Tosi **Benjamin dernière nuit**
10 David Verdier **La Rose blanche contre la barbarie**
11 Isabelle Galichon **Vers un dépassement de
« La dialectique du dedans et du dehors »**
13 Isabelle Galichon **Se souvenir de la lumière**
15 Luba Jurgenson **Chalamov vu par les Moscovites**
19 Clotilde Coueille
Avec Sholem Aleykhem pour invité
22 Gabriel Raichman **Francofonia**

ENTRETIENS

- 26 Catherine Brice **Que peut l'histoire publique ?**
30 Nicolas Beaupré & Anne Rasmussen
À la moitié du centenaire de 14-18
35 Tomasz Kizny **La Grande Terreur en images**

PORTFOLIO

- 41 Buenos Aires. El Parque de la memoria

DOSSIER

Soljenitsyne/Chalamov : deux visions du Goulag

- 49 Luba Jurgenson **Présentation**
52 Gérard Conio **Le roman face à l'Histoire.
Chalamov contre Soljenitsyne**
59 Elena Mikhaïlik **Le chat qui a semé
la zizanie entre Soljenitsyne et Chalamov**
68 Sergueï Soloviev **Une inévitable solitude :
Varlam Chalamov et la tradition idéologique**
77 Leona Toker **Representation of Forced Labor
in Shalamov's "Wheelbarrow I" and
"Wheelbarrow II"**
86 Luba Jurgenson
**Pourquoi Soljenitsyne & Chalamov n'ont-ils
pas écrit L'Archipel du Goulag ensemble ?**
93 **Bibliographie sélective**

VARIA

- 94 Aurélie Barjonet
Grands frères de Lucien, petits frères de Max ?
103 Omer Bartov
What more can be said about the Holocaust?

IN PROGRESS

- 108 Jean-Yves Potel
Un nouveau récit national pour la Pologne
113 Philippe Raxhon **Waterloo :
morts en masse et mémoire vivace**
117 Isabelle Galichon **Quel laboratoire
mémoriel pour les banlieues ?**
120 Rémi Korman **Les entreprises de réécriture
de l'histoire du génocide des Tutsi**

DICTIONNAIRE

- 123 Abandonologie ; Agency ;
Archives visuelles ; Devoir de mémoire ; Le Petit x ;
Mémoire culturelle ; Nostalgie
128 **Des sites & des lieux**
Manet van Montfrans **De Hollandsche
Schouwburg : le bâtiment des larmes**

COMPTES RENDUS

- 133 C. Hähnel-Mesnard et K. Schubert, *Störfall ?
Auschwitz und die ostdeutsche Literatur nach
1989* (par A. Barjonet) ; Emmanuel Alloa et
Stefan Kristensen, *Témoignage et survivance*
(par R. Besson) ; *Témoigner en littérature*, numéro
spécial de la revue *Europe* (par Ph. Mesnard) ;
Sonia Combe, *Une vie contre une autre. Échange
de victime et modalités de survie dans le camp
de Buchenwald* (par C. Hähnel-Mesnard) ;
Michael Tregenza, *Aktion T4* (par Y. Sarrat) ;
Paul Bernard-Nouraud et Luba Jurgenson,
Témoigner par l'image (par J.-Y. Potel) ;
Agnieszka Grudzińska, *Victimes, témoins. Les
écrivains polonais face à la Shoah (1940-1960)*
(par M. de Saint-Chéron), Claire Audhuy et
Nicolas Lefebvre, *Les Théâtres de l'extrême,
journal de recherche* (par Y. Sarrat).

Les paris de *Mémoires en jeu*



Par les temps qui courent, les mémoires sont de moins en moins partagées. Nombre d'entre elles nourrissent des replis identitaires et cimentent les pierres des nouveaux murs qui ceignent nos frontières, qu'elles soient géopolitiques ou intellectuelles. Elles sont régulièrement instrumentalisées comme de nouvelles armes.

Entretenir des liens entre les mémoires, les faire circuler en les enrichissant mutuellement n'est pas une évidence, encore moins une situation établie une fois pour toutes, ni un fonctionnement irréversible. C'est un engagement, un positionnement critique et un pari multidirectionnel, multiculturel et multidisciplinaire que *Mémoires en jeu* fait siens.

Mémoires en jeu se veut être l'espace d'expression d'un groupe ouvert qui sait rester à l'écoute des débats contradictoires. C'est avant tout le projet d'un collectif en mouvement, d'ampleur internationale. S'il est en majorité composé d'universitaires et d'intellectuels, il a pour souci d'accueillir des initiatives venant d'autres horizons. Établir des passerelles entre la recherche et la société n'est pas un vœu pieux, mais une des conditions pour une approche à la fois lucide et critique des enjeux de mémoire.

Les questions de mémoire touchent toutes nos sociétés, c'est pourquoi leur compréhension nécessite d'être à la fois scientifique, artistique et culturelle, sans céder ni au reportage ni aux modes. La vocation de *Mémoires en jeu* est ainsi de restituer les états, situations, usages et évolutions des mémoires qui traversent les sociétés et les groupes, quels qu'ils soient, présents dans les sociétés européennes en particulier, et dans le monde, en général.

Si les mémoires s'agrègent aujourd'hui autour des violences collectives, c'est que celles-ci ont été fondatrices des espaces et des temporalités dans lesquels nous vivons ensemble et par lesquels nous nous reconnaissons. En ce sens, les questions de mémoire dont nous parlons sont associées à des violences soit historiques (liées aux dominations, guerres, massacres et génocides dont notre histoire est chargée), soit économiques ou politiques (liées aux exils, aux déplacements de populations et aux flux migratoires à partir desquels se sont constituées ou reconstituées des diasporas et des communautés sur leur terre d'accueil). C'est pourquoi *Mémoires en jeu*, qui se donne pour sous-titre : « enjeux de sociétés », traite des mémoires en tant que questions. Et si elle vise à un effort de problématisation et d'analyse de ces enjeux, c'est pour en faire émerger toute la complexité qui dépasse ce que l'on nomme de façon souvent trop générale « mémoire ». Nous ne serons pas des pourvoyeurs de réponses. /

Janine Altounian ; Aurélie Barjonet ; Nicolas Beaupré ;
Delphine Bechtel ; Annette Becker ; Ewa Berard ; Marnix Beyen ;
Christian Biet ; Catherine Brun ; Clotilde Coueille ; Catherine Depretto ;
Barbara Engelking ; Nathalie Filloux ; Irina Flige ; Isabelle Galichon ;
Anne Garrait ; Agnieszka Grudzinska ; Carola Hähnel-Mesnard ;
Luba Jurgenson ; Éric Hoppenot ; Alain Kleinberger ; Rémi Korman ;
Olivier Luminet ; Philippe Mesnard ; Stéphane Michonneau ;
Rachel Nef ; Catherine Perret ; Vincent Petitjean ; Jean-Yves Potel ;
Michael de Saint-Cheron ; Carlo Saletti ; Jean-Marie Schaeffer ;
Frediano Sessi ; Michael Rothberg ; Vicente Sánchez-Biosca ;
Meir Waintrater ; Nicolas Werth

The wagers of *Memories at stake*



In this day and age, memories are shared less and less. Many of them feed identitarian thinking and, as a result, contribute to constructing the new walls that enclose our borders. Sometimes, memories are even exploited as new weapons.

It is neither evident nor an established, irrevocable fact that memories are enhanced by maintaining links among themselves. It is a commitment, a critical position, and a multidirectional, transcultural, and transdisciplinary endeavour that *Memories at stake* endorses.

Memories at stake seeks to open a space for speech and thought; the committee that animates it even welcomes the contradictory debates that memory often generates. It is above all the project of a collective in motion. Even if the collective is primarily comprised of academics and intellectuals, it is also invested in engaging a broader public. Because for us, building bridges between research and society is not merely a wish made in vain, but one of the conditions that allows for a clear and critical approach to the stakes of memories in the world in which we live.

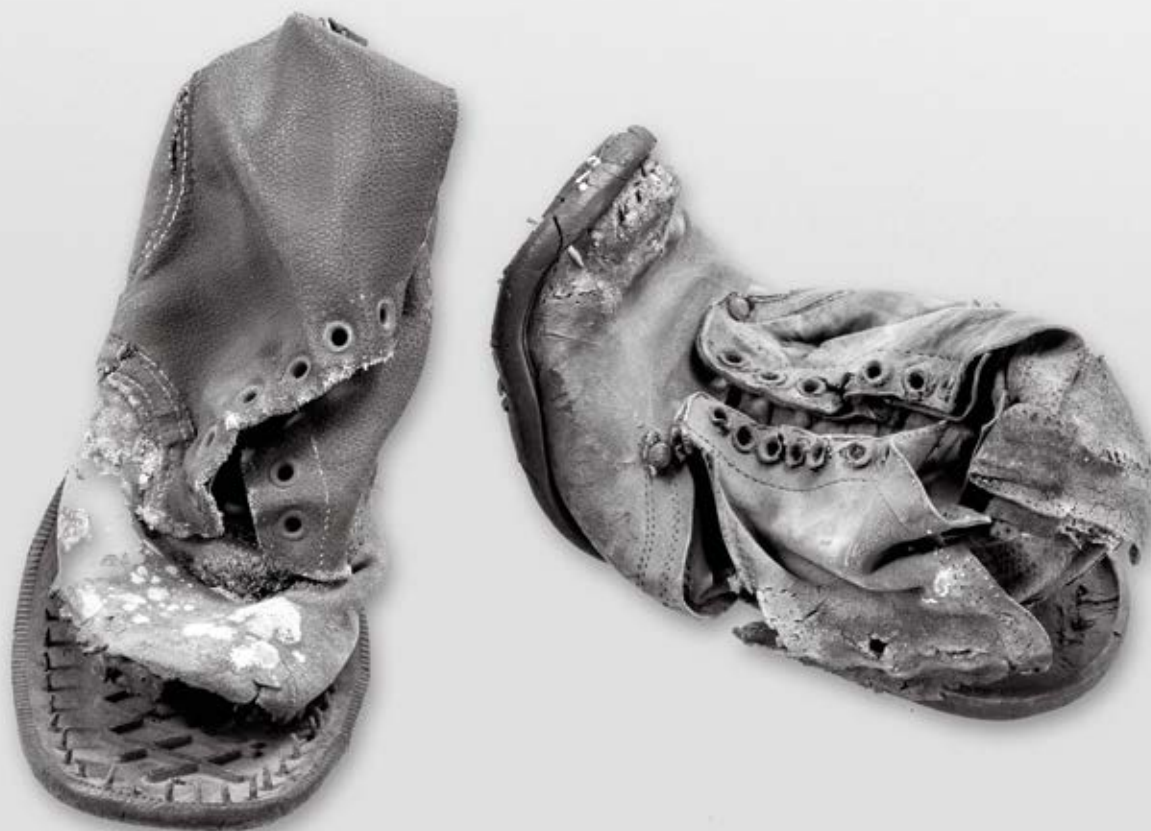
Questions of memory pass through and affect the whole of our society; for this reason they need to be approached from scholarly, artistic, and cultural perspectives. However, we must not give in to the temptation of journalistic reporting and sensational trends. Thus, the purpose of *Memories at stake* is to reflect on the conditions, situations, contexts, practices and evolution of memories within any given society, group or community, in Europe in particular, and in the world in general.

Memories aggregate around collective violence, because the culture in which we live and by which we construct our identity was founded by such violence. In that sense, the questions of memory about which we deliberate are associated with either historical violence (the domination, warfare, massacres, and genocide that have filled our history), or economic and political violence (the exiles, displaced populations, or migration flows that feed diasporas all over the world).

Because of this, *Memories at stake*, whose subtitle is “stakes of society,” considers memories as questions. It aims to problematize and analyse these stakes without reducing their complexity, a complexity that exceeds what we usually identify as “memory.” We will not pretend to be the provider of answers. /

Janine Altounian ; Aurélie Barjonet ; Nicolas Beaupré ;
Delphine Bechtel ; Annette Becker ; Ewa Berard ; Marnix Beyen ;
Christian Biet ; Catherine Brun ; Clotilde Coueille ; Catherine Depretto ;
Barbara Engelking ; Nathalie Filloux ; Irina Flige ; Isabelle Galichon ;
Anne Garrait ; Agnieszka Grudzinska ; Carola Hähnel-Mesnard ;
Luba Jurgenson ; Éric Hoppenot ; Alain Kleinberger ; Rémi Korman ;
Olivier Luminet ; Philippe Mesnard ; Stéphane Michonneau ;
Rachel Nef ; Catherine Perret ; Vincent Petitjean ; Jean-Yves Potel ;
Michael de Saint-Cheron ; Carlo Saletti ; Jean-Marie Schaeffer ;
Frediano Sessi ; Michael Rothberg ; Vicente Sánchez-Biosca ;
Meir Waintrater ; Nicolas Werth

Soljenitsyne/ Chalamov: deux visions du Goulag



Chaussures de détenu.

Deux grands témoins du Goulag, deux œuvres qui, tout en se réclamant l'une comme l'autre de la modernité littéraire, s'opposent sur le plan esthétique. L'un privilégie le roman, l'autre l'antiroman. L'un vise la forme monumentale avec *L'Archipel du Goulag*, l'autre la forme brève avec *Les Récits de la Kolyma*. La première est mondialement connue, la réception de la seconde, internationale aussi, n'a pas dépassé les cercles de « lecteurs exigeants » ou académiques. Le premier est perçu comme étant de droite, alors que sa première publication en France a été saluée par les communistes, le second comme appartenant à la gauche trotskiste, alors qu'il a rompu avec le trotskisme dès le début des années trente. Il s'agit surtout de deux regards différents sur l'expérience du Goulag et le témoignage. École absolument négative de la vie pour Chalamov, les camps de travail soviétiques offriraient, selon Soljenitsyne, une possibilité de rédemption personnelle. Deux conceptions différentes de l'écriture aussi.

Dossier dirigé par **Luba Jurgenson**

Depuis le XIX^e siècle, la culture russe a eu tendance à produire des visions binaires : les figures d'écrivains et leurs univers s'y organisent souvent en couples d'opposition – Pouchkine/Gogol, Tolstoï/Dostoïevski, Akhmatova/Tsvetaïeva construits aussi bien par la réception savante (Léon Chestov, George Steiner, Iouri Lotman, Vladimir Nabokov) que populaire. La littérature testimoniale sur le Goulag se trouve, elle aussi, divisée : Soljenitsyne et Chalamov en représentent les pôles antagoniques (l'article de Gérard Conio explore la genèse littéraire de cette opposition). Partant, ils ont créé deux visions du monde concentrationnaire soviétique ou plutôt, deux conceptions de l'individu dans ce monde et de la transmission de l'expérience. D'un côté, la tentative de dire la totalité du camp, de l'autre, l'acharnement à montrer l'échec d'une telle tentative ; d'un côté, une narration perçue comme classique, de l'autre, la perpétuation des acquis de l'avant-garde. Le camp comme rédemption et le camp comme école entiè-



© Archives nationales d'art et de littérature, Moscou

Chalamov au bourg de Kobiouma où il travaillait comme infirmier, 1952.



© DR

Soljenitsyne en relégation à Kok-Terek, dans ses habits de détenu portant le matricule Chtch-262, reconstitution avec un compagnon de relégation, 1953.

rement négative de la vie. Le camp essence du système soviétique ou effet pervers de l'échec de la révolution. Soljenitsyne est chrétien, Chalamov athée, le premier serait de « droite », le second de « gauche ». L'immense succès de Soljenitsyne, le difficile destin littéraire de Chalamov n'ont fait qu'accentuer ce clivage, attisant le conflit qui n'a pas manqué de surgir entre les deux écrivains.

Aujourd'hui, la popularité de Soljenitsyne dans le monde tend à retomber tandis que les œuvres de Chalamov sont publiées et reconnues en Russie comme ailleurs, entre autres parce que les acquis théoriques élaborés à partir de la littérature de la Shoah leur ont préparé un meilleur accueil et que la critique littéraire russe a connu un renouvellement ces dernières années. Des documents découverts récemment ou réinterprétés permettent de nuancer et de problématiser ces contrastes et de les considérer à l'aune d'une réflexion plus large sur la représentation littéraire des violences. Car si, en dépit de l'apaisement des enjeux politiques autour du Goulag, l'opposition entre les deux écrivains reste pertinente pour les critiques, voire fondamentale, structurelle et non conjoncturelle, c'est parce que désormais, on ne les lit plus, ou plus seulement, pour ce qu'ils ont révélé du Goulag. Un champ mémoriel plus vaste dévolu aux violences du XX^e siècle (où la postérité du Goulag occupe d'ailleurs toujours une place marginale) sert de cadre à la réception de leurs œuvres perçues comme des systèmes esthétiques ou systèmes de pensée en dialogue avec les théories du témoignage. Non seulement la carte du monde a radicalement changé depuis que ces textes ont émergé, il y a de cela plus de cinquante ans, mais un glissement s'est opéré vers une culture mémorielle plus ou moins globalisée au sein de laquelle ils sont désormais interprétés.

On s'aperçoit qu'en dépit du substantiel travail réalisé par les historiens depuis l'ouverture des archives du Goulag à partir des années 1990, domine une représentation

littéraire des camps, telle qu'elle s'est forgée antérieurement au prisme du témoignage. Si elle résiste aux correctifs qu'ont pu y apporter les historiens, elle nous offre aussi l'occasion de réfléchir à la construction des événements dans la culture, à la destinée des récits dans la mémoire collective, leur apport mythologique, leur instrumentalisation politique et/ou mémorielle. En effet, d'autres textes, importants, comme ceux de Guinzbourg, de Margolin, de Herling Grudzinski, porteurs aussi de vécus forts et de singularités esthétiques, sont lus à la lumière des œuvres de Soljenitsyne et de Chalamov, en vertu toujours du schéma littéraire binaire qui cristallise les divergences et produit deux visions polaires des camps. Ce ne sont pas les faits relatés – en l'occurrence, complémentaires, les deux témoins ayant connu des expériences profondément différentes – mais les options esthétiques et éthiques qui orientent ainsi la connaissance du Goulag. Selon Chalamov, le thème du camp laisse place à cent écrivains comme Soljenitsyne ; or, il apparaît que cette diversité des écritures et des expériences, qui s'est réellement exprimée dans de nombreux textes, n'a que peu contribué à façonner les visions du Goulag.

Si l'objectif de ce dossier est d'interroger ce clivage et ses implications, il ne les déconstruit pas complètement pour autant, tant il est vrai que cette vision polaire repose sur des objets littéraires tangibles. Toutefois, on fera bouger les lignes de clivage en montrant que les projets des deux écrivains sont comparables. Les deux interrogent le réel des camps dans sa complexité, mais par des moyens littéraires différents (Elena Mikhaïlik), et visent une vérité artistique à travers la véridicité factuelle (Gérard Conio). Tous deux étaient des militants, mais chacun à sa façon et pas pour les mêmes causes (Sergueï Soloviev), de même que les deux se souciaient du lecteur contemporain et du processus littéraire (Leona Tokar). Enfin, en dépit de l'évidente filiation tolstoïenne chez Soljenitsyne, il n'est pas totalement fermé aux procédés modernistes (Luba Jurgenson).

L'un comme l'autre avaient formulé des ambitions littéraires avant leur arrestation et les ont réalisées après leur retour du camp (les récits qu'on leur connaît de la période précédente n'en font pas des grands écrivains), à un âge déjà mûr, donnant à leurs textes une genèse – à rebours – dans un processus littéraire qui s'était déroulé sans eux. Or, cette genèse, justement différente pour l'un et pour l'autre, ne saurait être comprise si l'on s'en tient au schéma communément admis selon lequel l'esthétique moderniste procéderait de la rupture tandis que l'écriture traditionnelle se réclamerait des modèles du passé. Car Soljenitsyne construit son destin littéraire sur le mode de la « conversion », c'est-à-dire dans une rupture radicale avec l'embryon de l'écrivain soviétique qu'il était avant le camp, tandis que Chalamov revendique une continuité par rapport aux modernismes et à l'expérience politique des années 1920 (ce thème est développé dans le texte de Sergueï Soloviev). Le projet littéraire de Soljenitsyne se

fonde sur un renouvellement total de sa personnalité au camp. Se forge ainsi une vision religieuse du monde, une construction eschatologique de l'histoire des camps qui a pu être reçue comme une théodicée et critiquée à ce titre. Chalamov, lui, se base sur le modèle christique du sacrifice, modèle laïcisé, tel qu'on le trouve dans le discours révolutionnaire, mais dépouillé de sa dimension messianique et, partant, de toute idée de rédemption.

Ces destinées littéraires polaires s'appuient, dans les deux cas, sur l'expérience. La personnalité de Soljenitsyne – de onze ans plus jeune que Chalamov – se forme, elle, dans les années trente. Il est alors jeune komsomol convaincu, ce qui suppose, comme pour la majorité de ses concitoyens, de se contenter de ce que le régime donne à voir sans chercher à explorer au-delà. Des interrogations sont là pourtant, et selon lui, c'est en 1937, alors que la Grande Terreur passe inaperçue à ses yeux, qu'il se donne la tâche d'écrire une grande œuvre sur la révolution, la future *Roue Rouge*, de construire sa propre version de l'événement différente sans doute – il en a déjà l'intuition – du récit dominant. C'est ainsi que pour le jeune Soljenitsyne comme pour le jeune Chalamov, l'idée d'une révolution confisquée, détournée par Staline (idée confuse en ce qui concerne ce premier, associée rétrospectivement à une démarche « archéologique » qui sera la sienne par la suite) est à l'origine du projet d'écriture et du projet éthique. Mais si Chalamov se voit en héritier des opposants politiques de l'époque tsariste et donc, membre d'une communauté d'esprit clairement définie (laquelle deviendra d'ailleurs, par une sorte d'anachronisme, sa « communauté testimoniale »), Soljenitsyne, lui, doit faire le chemin tout seul ou avec des amis tout aussi désorientés. Il se livre ainsi à une critique naïve de Staline dans une correspondance menée pendant la guerre avec un camarade tout aussi naïf (pratiquant le cryptage dont la censure militaire ne sera point dupe, Staline étant désigné comme « Parrain » dans ces lettres). Dans son cas, l'arrestation jouera le rôle de la révélation : son adhésion au communisme apparaîtra après coup comme une trahison par rapport à la tradition familiale – prix à payer pour l'adaptation au système –, trahison expiée par le camp et rachetée par le retour à la foi des ancêtres.

Les narrations autobiographiques qui fusent à travers les témoignages des deux écrivains sont bien sûr orientées par des « identités narratives » qu'il est impossible d'analyser ici dans le détail. Notons que de nombreux textes sur les prisons et les camps du Goulag présentent des séquences que l'on pourrait assimiler à des « récits de conversion ». Evguenia Guinzbourg relate la résistance des détenus communistes à admettre la faillite de leurs croyances tandis que pour elle-même, la nature du système se dévoile lors des interrogatoires (ce qui ne l'empêchera pas, après sa libération, de demander à être réintégrée au parti). Alexandre Wat, poète polonais communiste, voit le diable apparaître dans sa cellule (figure incarnée du mal historique) et se convertira ensuite au catholicisme. Solje-

nitsyne, quant à lui, considère que le camp a non seulement fait de lui un écrivain, mais qu'il l'a sauvé de la catastrophe morale qu'eût été sa complicité avec un régime criminel. L'arrestation lui apparaît ainsi comme une (re)naissance avec laquelle émergeront une identité, un code moral, une posture existentielle radicalement nouveaux. Dès lors, le sens que revêt l'expérience du Goulag excède celui d'une destinée individuelle, c'est l'existence même de « l'archipel » en tant que traversée du mal radical qui doit s'inscrire dans l'économie spirituelle de l'être russe. Toute la période soviétique n'est qu'une « chute » et appelle une rédemption.

Chalamov, lui, choisit un autre mythologème, celui du sacrifice. C'est en vain que l'on chercherait dans son œuvre un récit de conversion à la manière de Soljenitsyne. On n'y trouvera que des motifs initiatiques, mais il s'agit d'initiation infernale. Dans « La première dent », par exemple, le protagoniste, châtié après avoir pris la défense d'un codétenu pour rester fidèle à son idéal d'entraide révolutionnaire, finit par comprendre que le camp est le règne du « chacun pour soi ». Ce récit est d'ailleurs construit à travers la médiation d'une série de narrateurs. Chalamov ne connaît pas de coupure (en tout cas, celle-ci est absente des récits rétrospectifs sur son engagement antistalinien) : il gardera jusqu'à la fin de sa vie une identité d'opposant et des références révolutionnaires. Ses modèles sont généralement choisis parmi les aînés, militants et martyrs écartés du pouvoir après la victoire de la révolution, mais on trouve dans ce martyrologe une présence contemporaine qui a traversé également les camps, Natalia Stoliarova, fille de la célèbre social-révolutionnaire Natalia Klimova. Chalamov lui consacre (ainsi qu'à sa mère) le récit *La Médaille d'or* (1966), tesson d'une œuvre non réalisée dont Klimova devait être la protagoniste. Mais des divergences avec Stoliarova au sujet de l'histoire de sa mère – ou peut-être, plus fondamentalement, le péril qu'une telle hagiographie représente pour l'œuvre – mettent fin au travail sur le livre. Or, Stoliarova est aussi une des héroïnes de Soljenitsyne : ayant découvert *Une Journée d'Ivan Denissovitch* bien avant sa publication, elle le secondera dans son travail souterrain sur *L'Archipel du Goulag*, l'aidera à faire passer les micro-films de ses textes à l'étranger et trouvera sa place parmi les « Invisibles », ces complices clandestins auxquels Soljenitsyne rendra hommage après l'effondrement de l'URSS.

Ajoutons à cela que dans la culture russe comme ailleurs, les avant-gardes sont souvent « archaïsantes » et inversement. Soljenitsyne, en dépit de son attachement à Tolstoï (dont, du reste, on n'a pas fini de découvrir la modernité) explore toutes les formes de polyphonie, et l'usage de la langue populaire comme de l'argot du camp, dans *Une Journée d'Ivan Denissovitch*, est à rattacher au procédé du *skaz*, forme d'oralité privilégiée dans la prose ornementale moderniste des années 1920. Ce texte sera d'ailleurs salué en France (et promu par le communiste Pierre Daix) comme la preuve d'un renouvellement esthétique proche du Nouveau roman. Par la suite, dans sa

fresque sur la Première Guerre mondiale et la révolution, Soljenitsyne pratiquera une écriture fragmentée, entrecoupée de documents, dans la logique du récit hybride contemporain. Mais cette modernité sera mise au service d'une utopie, celle d'une communauté spirituelle qui passe par la renaissance étatique, religieuse et langagière de la Russie. Une telle utopie s'inscrit d'ailleurs en partie dans les rêves d'universalité de la pensée russe dont les avant-gardes tout comme les arrière-gardes étaient porteuses. Bref, le conflit entre Soljenitsyne et Chalamov pourrait être illustré par une formule de ce dernier : « D'où viennent ces débats qui nous prennent la tête sur la forme et le fond ? D'où nous vient cette catastrophe ? » (Chalamov 2004 : 738) /

BIBLIOGRAPHIE

- /// Chalamov, Varlam, « La médaille d'or », in *Récits de la Kolyma*, traduit du russe par Sophie Benech, Catherine Fournier, Luba Jurgenson, Lagrasse, Verdier, 2003, p. 1135-1168.
- /// Chalamov, Varlam, « Correspondance avec N. I. Stoliarova », *Nouveau Livre*, Moscou, Eksmo, 2004 (en russe).
- /// Chestov, Léon, *Sur la balance de Job*, traduit du russe par Boris de Schloezer, Paris, Le Bruit du temps, 2016.
- /// Lotman, Iouri, *La Sémiosphère*, traduction collective par le Centre de Recherches Sémiotiques de l'Université de Limoges, Presses universitaires de Limoges, 1999.
- /// Nabokov, Vladimir, *Littératures*, traduit de l'américain par Hélène Pasquier et Marie-Odile Fortier-Masek, Paris, Bouquins, 2010.
- /// Soljenitsyne, Alexandre, *Une Journée d'Ivan Denissovitch*, traduit du russe par Lucia Cathala-Galinskaïa et Jean Cathala, Paris, Fayard, 2007.
- /// Soljenitsyne, Alexandre, « Natalia Ivanovna Stoliarova », in *Les Invisibles*, traduit du russe par Anne Kichilov, Paris, Fayard, 1992, p. 145-168.

DANS LE PROCHAIN NUMÉRO

N° 2 / À paraître en décembre 2016



© DR

Le Fils de Saül. Une fiction sur les Sonderkommandos

En 1985, Claude Lanzmann dans *Shoah* a su redonner une dignité à ces ouvriers de la mort, pour la plupart juifs, forcés de travailler dans le quartier des chambres à gaz d'Auschwitz-Birkenau. Cela n'avait pourtant pas inspiré le cinéma de fiction qui, malgré quelques tentatives, n'était jamais parvenu à relever ce défi de représenter la destruction des Juifs au cœur même du système nazi. En 2015, *Le Fils de Saül* de Laszlo Nemes fait effraction dans cet horizon très étroit de la création sur ce sujet, et il en bouleverse radicalement les données. *Mémoires en jeu* consacre son dossier à ce film, avec des commentaires sur son contenu, des analyses de ses singuliers partis pris esthétiques et techniques, des considérations sur les possibilités d'en faire un usage pédagogique. On y lira également un entretien spécial avec Laszlo Nemes et Clara Royer, sa coscénariste.

Son of Saul. A Fiction about the Sonderkommando

In 1985, Lanzmann's *Shoah* restored dignity to those labourers of death, mainly Jews, who were forced by the SS to work in the extermination camps. However, *Shoah* didn't inspire the fictional films that followed. Despite some attempts, they never managed to rise to the challenge of representing the destruction of the Jews within the core of the Nazi system. In 2015, Nemes' *Son of Saul* broke out of the very narrow constraints of the work on this topic, and it triggered a radical rethinking of its categories. In its next issue, *Memories at stake* dedicates a dossier to this film, with commentaries on its content, analyses of its very singular aesthetic and technical qualities, and reflections on the possibilities of its use in pedagogy. This issue will also feature a special interview with Laszlo Nemes and his co-screenwriter Clara Royer.

In the next issue / N° 2 / to appear December 2016

AVEC LE SOUTIEN DE :

ISBN : 978-2-84174-755-9



9

782841747559

15 EUROS

ÉDITIONS
KIMÉ



Centre
de Recherches sur
les Littératures
et la Sociopoétique
CeLis
Clermont Ferrand



DRAC
Île-de-France